

ÉLOGE DE MARAT, ET LE PELLETIER;

Prononcé par le Citoyen Pannequin, en présence de l'Assemblée Populaire de la Section des Piques, le 1e. jour du second mois de l'an II. de la République Française, une et indivisible.

Citoyens,

Daignez m'entendre, et vous rendre attentifs. L'éloge d'un grand homme est une leçon pour tous les peuples, et un oracle pour tous les siècles. L'éloge de Marat et Le Pelletier, devenus désormais les arbitres des nations, et les maîtres de l'Univers, cet éloge, qui chaque jour, exerce votre admiration, sans l'épuiser, cet éloge fait pour ravir et enchaîner les suffrages de tous les vrais Républicains, pourrait-il ne pas vous intéresser encore ?

Souffrez donc, Citoyens, souffrez qu'admirateur de ces deux grands hommes, moins inspiré par le Dieu de l'éloquence, que par le Dieu de la

Liberté, je vienne couvrir de fleurs, et inonder de larmes la tombe de ces deux héros, dont les noms seuls sont un éloge au-dessus de tous les éloges, et l'on me pardonnera sans doute de ne payer qu'un trop faible tribut à leur mémoire, si je puis allumer dans tous les cœurs le feu sacré de la Liberté, dont ils furent à la fois, et les Apôtres et les Martyrs.

Dès l'entrée de leur carrière, les hommes ne paraissent pas toujours ce qu'ils peuvent devenir; le fleuve majestueux n'est souvent qu'un ruisseau dans sa source. Je n'irai donc pas, vil adulateur, et à l'exemple de ces perfides imposteurs que l'on nomme orateurs sacrés, je n'irai pas chercher le grand homme dans le berceau, ni le héros dans l'enfance; j'oublie l'aurore qui annonce le soleil, pour ne voir et n'admirer que le soleil qui éclaire l'Univers, et quand je vois Marat et Le Pelletier paraître sur l'horizon de la France, je crois voir deux astres bienfaisans et régénérateurs, faits pour répandre sur toute la surface de la terre, la lumiere éternelle de la Liberté et de l'Egalité ; je crois voir, et je vois en effet deux hommes supérieurs aux autres hommes, destinés par la beauté, la sublimité du génie, l'étendue des connoissances, la pénétration des lumières, et l'intrépidité du zéle à opérer le prodige de la Révolution Française, réveiller les peuples, animer le néant, recréer la nature, et ressusciter leur siécle.

Eh! de quel siécle parlé-je donc ici, Citoyens? ....

Je parle d'un siécle, dont l'opprobre épouvanterait les siécles les plus accoutumés à ne point rougir d'aucune servitude, et d'aucun esclavage. Siécle de dégradation! où l'homme avili, écrasé, n'avait plus, ni assez de lumière pour voir ses chaînes, ni assez de force pour les sentir, ni assez d'énergie pour les briser. Siécle d'horreur! où le sacerdoce et l'empire si souvent divisés, ne s'étaient réunis, ce semble, que pour faire de toute la terre et de la France en particulier, le théâtre sanglant des passions humaines; où le fanatisme religieux multipliant ses scandales et ses cruautés, conduisait, traînait à l'échafaud, et sur les bûchers, mille victimes innocentes, ou mille fois moins coupables que les barbares qui les immolaient à leurs infernales superstitions; où le pouvoir arbitraire et tyrannique couvrait la France entière du voile épais de soutes les proscriptions et de tous les crimes; où d'une main cruelle et ensanglantée, le dernier de nos Tyrans, ce monstre, dont le nom seul est un opprobre, conduisait, au gré de ses perfides desseins, les rênes déchirées de la France expirante; où le peuple, en un mot, le peuple, le véritable souverain de l'Univers n'était rien, et où les Despotes et les Tyrans usurpateurs étaient tout.

Du milieu de ce cahos, et des décombres de la souveraineté du peuple, s'élèvent deux hommes nés pour la liberté. Apôtres de la Démocratie, ces ennemis déclarés de la tyrannie ont le courage de sapper les trônes, de renverser les préjugés,

d'éclairer les peuples, de briser leurs fers, et de les rappeller à leurs droits primitifs.

Le Pelletier, pour qui l'éclat de sa naissance ne fut jamais, sous le régne même des préjugés, qu'une grande vanité, une grande erreur, Le Pelletier, qui ne laissa jamais entrevoir dans toute sa conduite, que l'homme de la raison, l'homme de la philosophie, l'homme de la nature, Le Pelletier commandait à l'admiration des peuples, lorsqu'appellé à l'honneur de représenter une grande Nation, il sut honorer son ministère, en faisant triompher la Liberté et l'Égalité, en votant la mort du Tyran, en combattant l'appel au peuple, et pour assurer le bonheur des Nations, en composant sur l'éducation Nationale, cet ouvrage sublime, qui seul aurait suffi à sa gloire, si la gloire de son nom n'eût été empreinte du sceau de l'immortalité, par la gloire même de sa mort...... Sa mort!...... Y pensé-je, Citoyens? Meurent-ils donc comme le reste des hommes, les apôtres de la Liberté? Non, non, les héros de la Patrie, immortels comme elle, se survivent à eux-mêmes: le héros ne périt point, la mémoire de l'homme juste sera aussi éternelle que la nature dont il est l'élève.

Qu'entends-je cependant, Citoyens? Quel coup fatal menace la Patrie! Quel cri lugubre se fait entendre de toutes parts! .... Un monstre, un scélérat a frappé d'un fer homicide cet homme incorruptible qui d'un pas ferme, hardi et assuré

marcha constamment dans le sentier du Patriotisme. Que vois-je? ... Le Pelletier baigné dans son sang, Le Pelletier entre les bras de la mort, les yeux éteints, la voix mourante n'a plus qu'un souffle, et ce souffle il le consacre au salut de sa Patrie. O mes freres! ô mes amis! la colonne de la Liberté est tombée, Le Pelletier n'est plus; Le Pelletier, la gloire de la Convention Nationale, le spectacle de l'univers, la terreur des tyrans, le fléau des anarchistes, l'ange tutélaire de la Patrie par ses talens et ses vertus, l'ange exterminateur des scélérats par ses actions et ses ouvrages, Le Pelletier est enseveli sous ses trophées.

Monstre avide de sang, insatiable de carnage! tu ne jouiras point du fruit de tes forfaits; la Liberté ne périra point avec ses défenseurs; que dis-je? Le sang de Le Pelletier a fertilisé le champ de l'Égalité; de ses cendres bouillantes de patriotisme est sorti un peuple de Républicains, et sur son tombeau respecté s'est cimenté, consolidé l'édifice de la République Française, que rien désormais ne pourra abattre, et qui se jouera de la rage impuissante des Tyrans.

Sur les traces sanglantes de Le Pelletier, marchait d'un pas égal, avec autant de zéle et autant d'énergie, un homme ferme, intrépide, qui sut voir les obstacles et les franchir, les dangers, et les braver, la mort même et la vaincre; à ces traits, qui pourrait ne pas reconnoître l'immortel ami du peuple, Marat?

Né avec un cœur capable de braver, de mépriser tous les périls, Marat était, ce semble, le ministre envoyé de la part du Dieu de la nature, pour porter la parole de vie parmi les peuples qui marchaient dans les ombres de la mort..... Ami, restaurateur des peuples, leur apôtre par son zéle, par ses talens, leur oracle; leur modèle par ses exemples, leur soutien par ses écrits, Marat osa, d'une main hardie, renverser l'empire des préjugés et des superstitions, il osa déchirer le bandeau qui tenait les peuples dans l'esclavage.

Dans Marat on croit voir revivre l'esprit des Républicains de tous les siécles. L'esprit des Brutus, l'esprit des Scévola, l'esprit des Caton, l'esprit..... Mais, que dis-je? Ces Républicains si vantés ne dûrent leur célébrité qu'au mérite passager d'une ation courageuse; dans la carrière du patriotisme, Marat n'est semblable qu'à lui-même. Ce n'est point un Tyran seul qu'il attaque; dans l'immensité de ses désirs, ce sont tous les tyrans de l'univers qu'il entreprend de renverser, d'écraser.

C'est à Marat que la liberté outragée semble avoir remis sa vengeance et son tonnerre. Avec quelle force et quelle énergie il trace les attentats commis contre la liberté du peuple qu'il chérit! Avec quels traits de flâme, et quelle vivacité d'expression il peint les scènes sanglantes qui accompagnent le despotisme qu'il abhorre! Lisez, Citoyens, lisez *les chaînes de l'esclavage*, ouvrage immortel qui effraya les tyrans, qui eût ébranlé et renversé les

trônes, si l'or corrupteur de l'Angleterre n'eût réussi à le soustraire à la connoissance des peuples. Lisez dans les écrits de Marat, une doctrine puisée dans la morale de la nature, une doctrine recueillie avec enthousiasme par les uns, et rejettée hélas! avec indignation par les autres, et vous apprendrez tout ce que cet Apôtre de la Liberté a du souffrir, pour faire goûter aux hommes leur propre bonheur.

Citoyens, si jamais vous avez suivi les premiers Conquérans de la Liberté dans le cours orageux de leur ministère, qu'avez-vous vu? des hommes partout utiles, et partout contredits; des hommes aux bienfaits desquels le monde ingrat n'a souvent répondu que par des persécutions, et ce genre de gloire n'a point manqué au zéle et au mérite de Marat.

Marat a osé tonner contre les forfaits de la Cour, contre les attentats du Clergé, le Clergé et la Cour oseront tout pour arrêter les rapides progrès de son zéle.

Familiarisée avec tous les crimes, la Cour a médité un nouvel attentat; pour se venger de l'héroïsme, elle a juré d'éteindre le héros; Marat est le coupable qu'elle désigne; c'est la victime qu'elle se flatte de sacrifier à la gloire obscurcie de son trône ébranlé.

Des ennemis plus acharnés, plus redoutables encore ont conjuré sa perte. Figurez-vous, Citoyens, des hommes ambitieux et puissans, entreprenans et politiques, jaloux et vindicatifs, barbares et sacrilèges; des hommes comblés d'honneurs, dis-

tingués par leurs privilèges, engraissés d'abus et dégoûtans de crimes ; hypocrites zélateurs du culte parce que la majesté du culte est le plus ferme soutien de leur crédit ; des hommes habiles à surprendre la crédulité du peuple, plus habiles encore à profiter de la séduction, indifférens pour les intérêts de la Patrie, armés pour leurs propres intétêts, c'est à ces scélérats qu'il était réservé d'exposer la patience, la constance de Marat aux plus rigoureuses épreuves.

Allarmés de ses succès, ils cherchent à la tyrannie chancelante des défenseurs, ils opposent à quelques Citoyens patriotes une foule de révoltés, à quelques amis de la Liberté un monde fanatique et persécuteur, et dans presque toutes les cités de la République se voient, pour ainsi dire, deux villes différentes dont l'une lève l'étendard de la soumission à la doctrine de Marat, l'autre l'étendard de la révolte.

Dans cette fermentation périlleuse des esprits, que fait Marat ? Et que doit-il faire ?

Citoyens, dans l'homme de force et de courage, admirez l'homme de prudence et de sagesse, toujours tranquille, toujours lui-même, Marat ne craindroit point de braver la tempête, si, pour épargner un crime à ses concitoyens, il ne se croyait obligé de céder à l'orage.

Marat est donc contraint de fuir ; un affreux souterrain devient sa demeure ; cet astre lumineux tout rayonnant de l'éclat de sa gloire, ce flambeau

allumé pour dissiper les ténèbres des nations, s'éteint dans les entrailles de la terre... Je me trompe, du fonds du l'antre obscur qui le renferme, Marat éclaire encore l'univers, il fait trembler les tyrans, qui bientôt ne laisseront plus après eux que d'horribles ruines; mais pour ne pas laisser à ses ennemis le dangereux honneur de se croire redoutables il vient braver encore leur fureur, en combattant à la fois, et le despotisme monarchique, et le despotisme des factions.

Dès lors tous les genres de persécution s'élèvent contre lui; une nuée de calomnies, d'injures et d'outrages fond sur sa tête : un décret d'accusation est lancé contre l'homme de bien; l'aristocratie triomphe, l'apôtre de la Liberté est dans les fers; mais sa prison devient un trône; Marat dans les fers ne perd rien de son énergie républicaine; la tyrannie enchaîne sa liberté, elle ne met point d'obstacles à son zéle, elle ne fait que mettre le comble à sa gloire.

Modeste devant ses juges, simple comme la nature dont il est l'apôtre, Marat ne connoit dans sa défense d'autre éloquence que la vérité, c'est le langage de l'innocence. La vérité triomphe de l'imposture, l'innocence triomphe du crime, et Marat est rendu à la Liberté, il est rendu à l'amour des Peuples.

Ses ennemis du moins, tranquilles spectateurs de ses triomphes, respecteront-ils désormais la gloire de ses travaux ? Non, non, Citoyens,

rien ne peut l'arracher à leur fureur; le Génie même de la France, qui veille sur le sort de la Liberté, ne peut le défendre de leurs cruels attentats. Une Furie échappée des enfers, a nourri dans son sein le perfide, l'exécrable projet de le faire périr, il périra..,.. O mes Concitoyens! fondez, fondez en larmes, déjà cette infernale furie a goûté le cruel plaisir de voir couler son sang..... Peuple, tu n'as plus d'ami, ..., Tu n'entendras plus crier chaque jour, presque au lever de l'aurore: voilà Marat l'ami du Peuple.

Me trompé-je, Citoyens?..... Du haut de la gloire où règne l'apôtre et le martyr de la Liberté, je crois l'entendre adresser aux Français ces paroles remarquables: ... Peuples régénérés par mes travaux, vous fûtes les témoins et vous êtes les images vivantes de mon apostolat; la terre que j'ai arrosée de mes sueurs et de mon sang, est-elle encore digne de mes soins? ,... O vous! qui fîtes briller dans cette immense cité les premiers rayons de la Liberté, ô Marat! reconnoissez encore votre ouvrage. Malgré les obstacles toujours renaissans et les fureurs multipliées de l'aristocratie, le peuple qui vous doit sa Liberté, la conserve. Son zéle pour votre doctrine n'est pas moins une preuve de sa fidélité que de sa reconnoissance; les traces de votre apostolat ne sont point effacées; nous vous honorons comme notre pere, vous pouvez nous avouer pour vos enfans. Nous vengerons votre mort; c'est dans le sang de tous les Tyrans et

de tous les ennemis de la Liberté que nous jurons d'éteindre le crime de votre assassinat.

EXTRAIT du Procès-verbal de la Société populaire de la Section des Piques, séance du 1er. jour de la 1ere. décade du second mois de la 2eme. année de la République, une et indivisible.

Le Citoyen Pannequin fit un discours à l'éloge de *Marat et Le Pelletier*; lecture faite de ce discours, qui est couvert d'applaudissemens, la société arrête qu'il sera imprimé au nombre de trois mille exemplaires, au nom de la société, et qu'il sera envoyé à toutes les sociétés populaires, et aux autorités constituées. Paris le 4e. jour de la Ie. décade du IIe. mois de la IIe. année de la République une et indivisible.

CLAVIERE, *Président.*

HENRI ARTAUD, MOUSSARD, GIRARD, *Secrétaires.*

DE L'IMPRIMERIE DE LA SECTION DES PIQUES, Rue S. Fiacre, N°. 2.

